

en qui nous supposons plus de connoissance, nous avons eu soin de prescrire, dans chaque Maladie, les *formules de remèdes* les plus simples & les plus approuvés.

Les remèdes
ne peuvent
être adminis-
trés par tout
le monde.

Cependant ils ne peuvent jamais être administrés que par des personnes intelligentes; & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les précautions que nous aurons soin de recommander.

CHAPITRE II.

Des Fièvres en général.

LES *fièvres*, selon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain, il est donc de la dernière importance que tous les hommes connoissent les causes qui peuvent les produire.

Causes gé-
nérales des
fièvres.

Les causes les plus générales des *fièvres* sont la *contagion*, les erreurs commises dans le *régime*, l'air mal-sain, les violentes affections de l'ame, la suppression de quelque *évacuation accoutumée*; tout ce qui peut nuire au corps, soit intérieurement, soit extérieurement; l'extrême chaleur; enfin le froid excessif.

Comme nous avons déjà traité, fort au long, d'une partie de ces causes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous en avons dit, Tome I, Chap. III, IV, X, XI & XII: nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux *fièvres* & aux autres Maladies dangereuses, d'y apporter l'attention la plus scrupuleuse.

Les fièvres
sont les Mala-
dies les plus

Les *fièvres* ne sont pas seulement les Maladies les plus fréquentes; elles sont encore les plus

compliquées. La fièvre la plus simple a toujours une combinaison de *symptômes* différens, dont quelques uns appartiennent également à d'autres maladies.

Les *symptômes* caractéristiques des fièvres, sont la chaleur excessive, la fréquence du pouls, la perte de l'appétit, une foiblesse universelle, & une difficulté à remplir quelques unes des fonctions, soit vitales, soit animales (1).

Les autres *symptômes*, qui sont moins caractéristiques des fièvres, mais qui les accompagnent pour l'ordinaire, sont les nausées ou envies de vomir, la soif, les anxiétés, les lassitudes, l'amaigrissement, l'insomnie ou le sommeil interrompu qui empêche qu'il ne rafraîchisse.

Lorsqu'une fièvre ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il se plaint de douleur dans les muscles, dans les os, dans la tête : il n'a point d'appétit, il a des maux

(1) Cette énumération de *symptômes* annonce assez que la fréquence du pouls ne constitue pas seule la fièvre, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifester la fièvre, on ne peut pas dire que l'un lui soit plus essentiel que l'autre; si l'on en excepte un seul, dont M. BUCHAN ne parle que plus bas, qui est le mal de tête. Voici ce que M. LE ROY, ancien Professeur de Montpellier, célèbre Praticien dont nous pleurons la perte, nous disoit, à ce sujet, dans ses *Leçons publiques sur les pronostics d'HYPPOCRATE*.

Le mal de tête, qui a son siège au front, est si communément un *symptôme* de fièvre, que les Médecins, qui ne trouvent point dans le pouls les signes nécessaires pour annoncer la fièvre, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de soupçonner cette maladie. Si le malade, ajoute-t-il, ne sentoit point de douleur à la tête, il faudroit lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, & il ne tarderoit pas à la sentir.

fréquentes & les plus compliquées.

Symptômes caractéristiques des fièvres.

Symptômes généraux des fièvres.

Symptômes des fièvres qui ne prennent que par degré;

Symptôme le plus fréquent des fièvres.

de cœur & la bouche pâteuse : quelque temps après, il éprouve une chaleur excessive, une soif ardente, une impossibilité de dormir, &c.

Qui prennent subitement.

Mais, lorsqu'une *fièvre* prend subitement, elle commence toujours par un sentiment extraordinaire de froid, avec foiblesse & perte d'appétit. Ce froid est très-souvent accompagné de *frisson*, de ralentissement dans la *circulation*, de serrement de cœur, de maux d'estomac, de vomissement, &c.

§ I.

Des diverses espèces de Fièvres.

ON divise les *fièvres* en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*, & en celles qui sont accompagnées d'éruptions cutanées & d'inflammation locale, comme la *petite-vérole*, l'*érysipèle*, &c.

Ce qu'on entend par fièvre continue;

ON entend par *fièvre continue*, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le temps de sa Maladie, ou qui pendant tout ce temps ne présente d'autre augmentation, d'autre diminution sensible dans ses *symptômes*, que celles qui dépendent de sa marche, c'est-à-dire, qu'ayant acquis par degrés le plus haut point de son accroissement, elle décline insensiblement, & cesse enfin entièrement, soit par le secours de la Nature seule, soit par celui des *remèdes*.

Cette espèce de *fièvre* est subdivisée en *fièvre aiguë*, en *fièvre lente* & en *fièvre maligne*.

Par fièvre aiguë;

ON dit qu'une *fièvre* est *aiguë*, quand ses *symptômes* sont violens & que sa marche est précipitée, de sorte que sa durée ne passe point quarante jours.

Par fièvre lente;

ON dit qu'elle est *lente*, quand les progrès & les *symptômes* sont plus modérés.

Enfin,

Enfin, lorsque dans une *fièvre continue* il se manifeste des taches livides, *pétéchiales* (2), qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette *fièvre* s'appelle *maligne*, *putride* ou *pétéchiale* (3).

Par fièvre
maligne, &c.

(2) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies*, sont d'un très-mauvais présage; & si elles sont jointes à d'autres taches livides, brunes ou noirâtres, la *fièvre* est presque toujours mortelle. On distingue les *pétéchies* du *miliaire*, du *pourpre* & des autres *éruptions*, non seulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles se manifestent sans aucune ardeur, sans démangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité, sans *ulcération* de la peau, & ordinairement sans apporter aucun soulagement au malade.

Dangers
qu'annon-
cent les pé-
téchies dans
les fièvres.
En quoi ces
taches diffè-
rent du mi-
liaire, du
pourpre, &c.

(3) Il y a ici une distinction essentielle à faire. Nous voyons bien en France, surtout dans les Provinces Méridionales, des *fièvres malignes*, avec *pétéchies*; & le caractère que nous avons donné de ces taches, à la *Table générale*, Tome V, appartient à celles qui accompagnent cette espèce de *fièvre*: cependant nous voyons plus souvent des *fièvres* simplement *pétéchiales*, qui sont des *fièvres* purement *éruptives*, quelquefois *benignes*, dit M. LE ROY, mais plus souvent dangereuses. Dans ces dernières, l'*éruption* se fait, en général, le quatrième ou cinquième jour; quelquefois dès le premier ou le second jour; quelquefois aussi vers le sixième ou le septième, de même que dans la *petite-vérole* & le *miliaire*: ainsi dans les *fièvres pétéchiales*, l'*éruption* est quelquefois *critique*, suivie de soulagement très-marqué: souvent aussi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux.

Il y a des
fièvres pure-
ment pété-
chiales, sans
être toujours
malignes.

Voici les points principaux qui différencient les *fièvres* *malignes*, accompagnées de *pétéchies*, & les *fièvres* simplement *pétéchiales*. Dans ces dernières, l'*éruption* a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui se tirent d'affaire, que chez ceux qui succombent: dans nos *fièvres malignes*, ces taches sont un *symptôme* assez rare, & au nombre des plus mortels. Dans les *fièvres pétéchiales*, les taches *pourprées* sortent rarement au delà du septième jour, le plus souvent vers le quatrième, quelquefois plutôt: dans nos *fièvres malignes*, elles ont coutume de sortir seulement lorsque la maladie tourne à la mort. Dans les *fièvres pétéchiales*, l'*éruption* des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable: au contraire, dans nos *fièvres*

Ce qui dis-
tingue les
fièvres ma-
lignes avec
pétéchies,
d'avec les
fièvres pure-
ment pété-
chiales.

Ce qu'on
entend par
fièvre rémit-
tente ;

La *fièvre rémittente* diffère de la *fièvre continue* uniquement dans ses degrés : comme cette dernière, elle ne quitte point le malade pendant tout le cours de la Maladie ; mais elle a, dans les vingt-quatre heures, de fréquens accroissemens, de fréquentes diminutions, ou, comme les Médecins disent, de fréquens *redoublemens* & de fréquentes *rémissions* (c'est-à-dire, des momens où elle est plus forte, d'autres où elle est plus foible).

Par fièvre
intermittente,

Les *fièvres intermittentes* sont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laissent des intervalles marqués où les *symptômes* de la *fièvre* disparaissent entièrement : de sorte que pendant ce temps la personne n'éprouve plus aucun sentiment de *fièvre* ; & que souvent elle paroît jouir de la santé : mais au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins, la *fièvre* reparoît de nouveau, pour disparaître plus ou moins de fois, jusqu'à ce qu'enfin elle soit parfaitement guérie).

§ II.

Du traitement général des Fièvres.

Véritable PUISQUE la *fièvre* n'est autre chose qu'un effort

malignes, les taches sont constamment *symptomatiques*, & annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine. Enfin, dans nos *fièvres malignes*, les taches de *pourpre* sont claires, semées ; elles paroissent ordinairement au cou, à la poitrine ; elles sont véritablement de couleur de *pourpre*, comme le vin rouge foncé ; quelquefois même elles tirent sur le brun : au contraire, dans les *fièvres pétiéchiâles*, ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise ; elles sont plus nombreuses ; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins, aux fesses, &c. *Mélanges de Physique & de Médecine*, Tome I, p. 212 & suiv.

de la Nature pour se débarrasser de la matière morbifique (ou plutôt, comme le dit très-bien un Auteur moderne, pour donner à cette matière le degré d'élaboration préalable à l'évacuation qui doit s'en faire), c'est à ceux qui traitent les malades à observer avec attention quelle est la voie que choisit la Nature pour expulser cette matière morbifique, & à l'aider dans son opération. Telle est la structure du corps humain, qu'il est constamment disposé à rejeter loin de lui, & à chasser tout ce qui peut nuire à la santé. Or, c'est ce que la Nature opère ordinairement par des évacuations, telles que les urines, les sueurs, les selles, les crachats, les vomissemens, &c.

Si, dès le commencement d'une fièvre, on suit, on seconde les efforts de la Nature, il y a lieu de présumer que cette fièvre ne seroit pas de longue durée; mais lorsque ses efforts sont méconnus, négligés ou contrariés, il n'est pas extraordinaire que la Maladie se prolonge & devienne dangereuse. Nous avons des exemples journaliers de personnes qui, après s'être enrhumées, ont tous les symptômes d'une fièvre commençante; mais si ces personnes se tiennent chaudement, si elles prennent des boissons délayantes, si elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les symptômes disparaissent en peu d'heures, & elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorsque la fièvre dont on est menacé est du genre putride, les vomitifs répétés sont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans une recherche critique de la nature & des causes immédiates des fièvres. Nous nous bornerons à indiquer les symptômes les plus frappans, & à exposer le traitement qui convient le mieux au

idée qu'on
doit se faire
de la fièvre.

On pourroit
arrêter les
progrès
d'une fièvre,
en secondant, dans
les commen-
cemens, les
efforts de la
Nature.

Quel est le
but que s'est
proposé
l'Auteur,
dans la des-
cription & le
traitement
des fièvres.

malade, relativement au régime, à la boisson, à l'air, à la chaleur, &c., dans les différentes périodes de la Maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de consulter le goût du malade : il sera une des principales règles de notre conduite.

Quel est le premier remède inspiré par la Nature dans les fièvres ? L'eau.

Presque toutes les personnes qui ont la *fièvre* se plaignent d'une grande altération : elles demandent sans cesse à boire, surtout des liqueurs de qualité *rafratchissante*. Cet instinct de la Nature nous indique l'usage de l'eau & des autres boissons *rafratchissantes & délayantes* (4).

Importance de l'eau dans le traitement des Maladies aiguës.

(4) Nous avons donné, Tome I, Chap. III, les caractères de l'eau bien pure, & nous avons démontré l'importance de son usage pour la conservation de la santé. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guérison des Maladies. „ On doit remarquer, dit l'illustre M. LIEUTAUD, *Précis de la Médecine Pratique*, T. I, p. 36, que l'eau commune peut modérer la chaleur du sang ; donner de la fluidité aux humeurs & de la souplesse aux organes ; favoriser les excrétions plus sûrement que les tisanes, les juleps, les émulsions, les apozèmes & autres boissons que l'on prodigue aux malades, & qui tirent leur principale vertu de l'eau qui y entre.

Les remèdes simples doivent être préférés aux composés, &c.

„ Les remèdes simples, dit-il ensuite, quand ils sont bien indiqués, doivent toujours être préférés aux composés ; les naturels à ceux que l'art a déguisés. . . Quoique le *quinquina* soit, pour la *fièvre tierce* & pour la *fièvre double-tierce*, ce qu'on peut employer de mieux, je n'ai pas laissé très-souvent de donner la préférence à l'eau pure, prise pendant trois ou quatre jours pour toute nourriture.

La simplicité est l'état de la nature.

Les premières découvertes des hommes, les premiers arts, les premières méthodes, les premiers besoins, les premiers secours, ont tous été simples : la simplicité est l'état de la Nature. Les Médecins, qui la méconnaissent, cherchent à fasciner les yeux par l'étalage pompeux de ces recettes & de ces formules extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complète, ou de l'ostentation la plus ridicule.

Qu'y a-t-il au monde qui paroisse aussi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les spasmes & les obstructions, à favoriser la transpiration, à exciter les urines; enfin

Effets avantageux des boissons légères & délayantes dans les fièvres aiguës.

Les bons Auteurs ont autant improuvé les remèdes composés, que leur multiplicité: plusieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir, avec moins de danger, toutes les Maladies aiguës, par la seule boisson & la diète. HYPOCRATE ne traitoit ses malades que par le régime: ETTMULLER ne laissoit les siens pendant plusieurs jours à la simple boisson: SYDENHAM prétendoit qu'il falloit rapporter aux remèdes donnés à contre-temps, la plupart des Maladies les plus graves: BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faisoit de son temps, & assuroit que la plupart des symptômes formidables, qu'on met sur le compte des Maladies aiguës, doivent être imputés aux remèdes: HOFFMANN, qui a écrit sur ce sujet, s'élève hautement, tant contre les remèdes trop composés, que contre leur multiplicité, &c.

Sentimens des anciens sur les remèdes composés & sur leur multiplicité.

Que le témoignage de ces grands hommes, de ces vrais amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public; qu'il apprenne à connoître les vertus & les propriétés des substances simples qu'il a sans cesse sous la main; qu'il apprenne à en faire usage, & il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités: que la Médecine consiste essentiellement dans l'observation & l'imitation de la Nature; que le régime approprié est le seul secours dont elle ait besoin dans les Maladies, où les forces du malade sont en raison de l'activité des symptômes; que l'on ne doit se servir de remèdes que dans les cas contraires, & qu'alors on doit toujours préférer les plus simples aux faciles, aux composés.

Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de remèdes simples aux fruits, aux plantes, aux graines, aux racines, à l'eau. Nous savons que ce sont des substances très-composées; que ce sont des mixtes résultant de leurs parties constituantes, lesquelles sont hétérogènes & de nature différente. Mais, faute de terme, nous sommes obligés, avec tous les Auteurs que nous venons de citer, avec tous les Praticiens, d'appeler remèdes simples tous ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la Nature, en opposition avec ceux qui sont le résultat de la combinaison des hommes.

Ce qu'on doit entendre par remèdes simples.

B iij

à produire tous les effets salutaires dans une *fièvre aiguë, ardente & inflammatoire*, qu'une boisson abondante d'eau chaude, d'eau de gruau, ou de toute autre liqueur légère & *délayante* dont l'eau est la base?

Symptômes
qui indi-
quent ces
boissons.

La nécessité des boissons *délayantes* est autant indiquée par la sécheresse de la langue, par l'aridité de la peau & par la chaleur brûlante, que par la soif inextinguible du malade.

Comment
se préparent
ces boissons.

Un grand nombre de boissons *rafratchissantes* qui sont très-agréables au malade, dans les *fièvres*, se font avec des fruits, comme les *décoctions de tamarins*, le *thé de pommes*, &c., le *petit-lait d'orange* & autres semblables. Les boissons *mucilagineuses* se préparent avec la racine de guimauve, la graine de lin, les fleurs de tilleul, & beaucoup d'autres plantes de cette espèce. Ces boissons, surtout quand elles sont *acidulées*, plaisent singulièrement aux malades, & on ne doit jamais les leur refuser.

Importance
du repos
dans les
commence-
mens d'une
fièvre.

Dans le commencement d'une *fièvre*, le malade se plaint en général d'une grande lassitude, & n'aime que le repos. Ces *symptômes* nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laisser le malade tranquille, & même, s'il est possible, de le faire coucher.

Effets salu-
taires du re-
pos du lit
dans les *fiè-
vres*.

Le repos du lit détruit les *spasmes*, modère la violence de la *circulation*, & met la Nature en état d'employer toutes ses forces pour expulser la Maladie. Le repos du lit pourroit souvent guérir seul une *fièvre* dans les commencemens : mais si le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chasser, il le fixe plus profondément, & le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop souvent occasion de l'observer parmi les voyageurs qui se trouvent attaqués de *fièvres* dans

leurs voyages ; le désir qu'ils ont d'arriver à leur destination , les porte à continuer leur route malgré la *fièvre*, & cette conduite manque rarement de leur être funeste.

Il faut, dans les *fièvres*, chercher à tranquilliser l'esprit autant que le corps. Rarement la compagnie est-elle agréable à un malade. Il est constant que tout ce qui peut troubler l'imagination aggrave la Maladie. C'est pourquoi toute personne attaquée de *fièvres* doit être tenue parfaitement tranquille ; & on ne doit lui permettre de voir ni entendre rien qui puisse, le moins du monde, altérer ou affecter la tranquillité de son esprit, comme on l'a déjà fait observer, Tom. I, Chap. X & XI.

Quoique le malade ait, pendant la *fièvre*, le plus grand désir de boire, cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette disposition de la Nature nous apprend combien il est contre ses intentions de surcharger de nourriture l'*estomac* des malades.

Les *alimens* solides, dans une *fièvre*, sont les vrais moyens de rendre la Maladie plus dangereuse ; ils mettent des entraves aux efforts de la Nature ; & au lieu de nourrir le malade, ils ne font que nourrir la Maladie.

Si l'on donne au malade des *alimens*, ils ne doivent être qu'en petite quantité, légers & de facile *digestion* : ils doivent être tirés surtout de la classe des *végétaux*, & ne consister qu'en *pânade*, en *pommes cuites* devant le feu, en *gruau* & autres semblables.

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille, ils courent sur le champ chez leurs voisins aisés, pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent à ce malade du *vin*, des *liqueurs spiri-*

B iv

La tranquillité de l'esprit n'est pas moins importante dans les *fièvres*, que celle du corps.

Aversion des alimens solides, inspirée par la Nature, dans les *fièvres*.

Au lieu de nourrir le malade, ils ne feroient que nourrir la Maladie.

Ce que doivent être les alimens, lorsqu'ils sont indiqués.

Les cordiaux ne sont capables que d'augmenter la *fièvre*, ou de la donner,

quand on ne
l'a pas.

tyeuses (de la *thériaque*), &c., dont il n'avoit peut-être jamais goûté étant en santé. Si ce malheureux a un certain degré de *fièvre*, ces *cordiaux* l'augmentent bientôt; & s'il n'en a pas, ils sont capables de la donner.

Dangers
des confitu-
res, des bis-
cuits, &c.,
dans les fiè-
vres.

Empâter un malade de *confiture*, de *biscuit*, & d'autres *friandises*, est également pernicieux. Ces substances sont toujours plus difficiles à digérer que les *alimens* ordinaires, & ne peuvent manquer de fatiguer l'*estomac*.

Avantages
de l'air frais
dans les fiè-
vres. Entête-
ment perni-
cieux du pu-
blic contre
ce précepte.

Il n'y a rien qu'un malade attaqué de *fièvre* désire plus vivement qu'un *air frais*: non seulement il calme l'ardeur & l'*effervescence du sang*, mais encore il le rafraîchit: il ranime les esprits, & procure les plus grands avantages. Nombre de malades atteints de *fièvre* sont, en quelque façon, étouffés jusqu'à en mourir, faute d'*air frais*. Cependant, tel est l'entêtement inconcevable de la plupart des gens, que dès l'instant qu'ils voyent qu'une personne a la *fièvre*, ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien close, dans laquelle il n'entre pas une particule d'*air* nouveau.

Degré de
chaleur que
doit avoir la
chambre du
malade.

Ils ne veulent pas se persuader qu'il faut tenir une conduite toute opposée; qu'il faut entretenir constamment dans la chambre du malade un courant d'*air frais*, tel que cette chambre soit dans une température modérée, & que la chaleur n'y soit pas plus grande que celle qui est agréable à une personne en parfaite santé, ainsi qu'il a été dit, Tom. I, Chap. IV.

Il ne faut
pas souffrir
qu'il y ait
beaucoup de
monde dans
la chambre
du malade.
Pourquoi?

Rien ne corrompt davantage l'*air* d'une chambre, & ne le rend plus nuisible à un malade, que la *respiration* d'un grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées. Si le *sang* est enflammé, si les humeurs sont dans un état de pu-

tridité, cet air, qui aura été respiré plusieurs fois, augmentera singulièrement la Maladie: car l'air perd non seulement par là de son ressort, & devient incapable de servir à la *respiration*, mais encore il acquiert des qualités nuisibles qui le rendent, en quelque sorte, un *poison* pour les malades, comme nous l'avons fait observer, Tom. I, Chap. II, note 1, & Chap. X.

Dans les *fièvres*, lorsque le courage & les forces du malade sont abattus & presque perdus, il faut non seulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le récrée & qu'on tranquillise son esprit par tous les moyens possibles. Cependant nombre de personnes, par un zèle mal-entendu, portent la frayeur & la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voyent en danger, en leur représentant les horreurs & les peines de l'enfer, au lieu de les encourager par les espérances & les consolations de la Religion. Il ne m'appartient pas d'insister ici sur les conséquences dangereuses de cette conduite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nuit souvent au corps & qu'il y a lieu de croire que rarement elle est utile à l'ame, ainsi qu'on l'a remarqué, Tom. I, Ch. XI, § II.

Parmi le peuple, au seul nom de *fièvre*, on pense à la *saignée*, & on la croit nécessaire. Cette opinion paroît être due à ce que la plupart des *fièvres*, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature *inflammatoire*; mais la vérité est qu'actuellement elles sont rarement accompagnées d'*inflammation*. Les travaux sédentaires & la manière de vivre toute différente de ce qu'elle étoit autrefois, ont tellement changé la nature des Maladies en Angleterre, que sur dix *fièvres*, on

Circonstances qui indiquent de donner des cordiaux, de ranimer le courage & l'espérance du malade.

Sur quoi est fondée la fausse opinion du peuple, relativement à la nécessité de la saignée dans les *fièvres*.

peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille saigner (5).

Fièvres dans lesquelles la saignée est nuisible.

Dans la plupart des *fièvres lentes, nerveuses, putrides*, aujourd'hui si communes, la *saignée* est réellement nuisible, en ce qu'elle affoiblit le malade, abat ses forces, &c.

Il n'y a que les symptômes d'inflammation qui indiquent la saignée dans les fièvres.

Nous proposerons donc pour loi générale, *de ne jamais saigner au commencement d'une fièvre, à moins qu'il n'y ait des symptômes évidens d'inflammation*. La *saignée* est un excellent remède quand elle est indiquée; mais on ne doit jamais en faire un jeu (6).

Le caractère des Maladies a changé avec le régime de vivre.

(5) C'est aux Praticiens à décider si nos *fièvres* sont dans le même cas que celles des Anglois; si nos occupations, également sédentaires; si nos excès de tables, également multipliés; si notre manière de vivre, également contraire aux vues de la Nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractère de nos Maladies, la même différence que celle que l'Auteur a observée dans celles de ses compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en comparant les Maladies décrites dans les Livres, avec celles qu'offrent les malades aujourd'hui, cette différence paroît telle, que, dans nombre de circonstances, on est forcé, pour réussir, de s'opposer à des *saignées* que certaines gens veulent faire, ou *par système*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la Maladie*.

La saignée n'est pas même nécessaire dans toutes les fièvres inflammatoires.

(6) Cette loi est celle qu'ont suivie & que suivent tous les grands Médecins. Toutes les *fièvres*, dit M. LIEUTAUD, ne demandent pas des *saignées*; elles y sont souvent inutiles, & quelquefois dangereuses. . . . Il n'est pas douteux que les *fièvres* inflammatoires ne soient celles qui en exigent le plus; cependant les *saignées* sont souvent contraires dans ces Maladies, ainsi que HUXHAM & bien d'autres Auteurs l'ont remarqué dans quelques *épidémies*. *Précis de la Médecine Pratique*, Tom. I, p. 32.

Maladies particulières où la saignée est mortelle.

Il y a, dit M. CLERC, six cas particuliers, où la *saignée* occasionne souvent la perte du Malade. 1^o, l'*apoplexie séreuse*, dans laquelle elle est mortelle. 2^o, l'*assoupissement*

Une opinion qui n'est pas moins commune, est qu'il n'est pas moins nécessaire d'exciter la sueur dans le commencement d'une fièvre. Comme les fièvres sont souvent dues à une transpiration arrêtée, il est certain que cette opinion est fondée jusqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans son lit; qu'on lui baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude; qu'il prenne abondamment de l'eau d'orge, ou toute autre boisson légère, délayante: tous ces moyens manqueront rarement de solliciter une libre transpiration. La chaleur du lit & la boisson abondante détruiront l'éretisme universel, qui, en général, affecte les solides dans le commencement d'une fièvre: elles ouvriront les pores, favoriseront la transpiration, & par là pourront souvent emporter la fièvre.

Quand & comment il faut favoriser la sueur dans les fièvres.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend ordinairement: on surcharge le malade de cou-

Dangers de la méthode ordinaire

avec délire obscur, ou l'apoplexie laïée des femmes en couches. 3°, la péripneumonie, ou fluxion de poitrine, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la fièvre soit forte. 4°, les maladies qui suivent la fréquence des plaisirs de l'amour, particulièrement la phthisie dorsale des nouveaux mariés: les douleurs qui l'accompagnent, sont quelquefois si vives, qu'on prend cette Maladie pour un rhumatisme, un lumbago inflammatoire. 5°, toutes les Maladies de dissolution & les épanchemens séreux. 6°, toutes les Maladies excessivement putrides, telles que les fièvres putrides, malignes, le scorbut avancé, &c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigestion. Il n'y a donc que les symptômes d'inflammation qui puissent indiquer avec certitude la nécessité de la saignée.

Ces symptômes sont un pouls fréquent, plein & dur; une chaleur forte; des douleurs à la tête; la sécheresse de la peau; la rougeur des yeux; le visage enflammé; la difficulté de respirer; les douleurs de reins, &c. Symptômes généraux de la fièvre continue, exposés ci-après, Chap. IV, § II de ce Volume.

Caractère des symptômes qui indiquent la saignée.

d'exciter la
sueur.

vertures, on ne lui donne que des choses de nature *échauffante*, comme des *élixirs*, des *épices*, &c., qui enflamment le *sang*, augmentent les *spasmes*, & rendent une Maladie plus dangereuse (7).

Dans les fièvres, il faut avoir attention aux désirs des malades. Pour-quoi ?

Dans toutes les *fièvres*, il faut avoir une attention particulière aux désirs des Malades. Ce sont des cris de la Nature, qui souvent nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande ; mais on peut en général leur accorder un peu des choses qu'ils désirent ardemment, quoique cela paroisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade désire fortement, son *estomac* le digère

Maladies seules dans lesquelles on peut exciter la sueur.

(7) Ce n'est donc que dans les Maladies causées par la *suppression de la transpiration*, que l'on peut, en sûreté, exciter la *sueur*. Dans toutes les autres, cette pratique coûte, toutes les années, la vie à plusieurs milliers de personnes. On ne sauroit, dit M. TISSOT, trop inculper aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer dans le commencement d'une Maladie, par des *remèdes échauffans*, ils se tuent. J'ai vu, ajoute-t-il, des cas, dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette *sueur*, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui avoit *café la tête d'un coup de pistolet*.

Ces Maladies sont très-rares.

Les Maladies dans le commencement desquelles il faut exciter la *sueur*, sont donc très-rares. En général, c'est la Nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la *sueur*, les moyens que propose M. BUCHAN, sont suffisans pour la porter à cette *excrétion*.

Dangers d'arrêter la sueur quand elle se montre naturellement, surtout à la fin des Maladies.

Mais s'il est dangereux d'exciter la *sueur*, dans le commencement de la plupart des Maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, surtout à la fin de quelques Maladies, lorsqu'après des boîssons abondantes, on en a détruit les causes ; car cette *sueur* entraîne avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossières étant déjà passées par les *selles* & par les *urines*.

ordinairement, & quelques unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet (8).

§ III.

Du traitement de la Convalescence des Fièvres.

DANS la convalescence d'une fièvre, ce à quoi l'on doit surtout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de personnes ont des rechutes ou contractent d'autres Maladies, pour s'être persuadé trop tôt qu'elles étoient guéries (9).

Première attention qu'il faut avoir dans la convalescence des fièvres.

(8) C'est un acte de sévérité dangereuse & blâmable, de forcer opiniâtrément un malade à prendre des médicaments qui lui répugnent, surtout quand ceux qu'il désire ne sont pas directement contraires à sa Maladie, ni fort nuisibles par des aliments eux-mêmes. Celui qui connoît la Nature, fait qu'elle nous inspire, bien plus souvent qu'on ne croit, le goût des aliments & des remèdes qui conviennent à ses vues salutaires.

La Nature inspire souvent le goût des aliments & des remèdes convenables à la Maladie.

Dans presque toutes les Maladies du genre putride, les malades ont une aversion insurmontable pour les bouillons de viande, pour les substances animales, pour le poisson, pour tout ce qui leur est analogue. Dans ces cas, presque tous les malades demandent des citrons, des oranges, des aliments & des remèdes acides; ils s'en saisissent avec avidité. Ce sont aussi ceux qui conviennent contre la putridité, & que prescrivent, pour la combattre, les Praticiens les plus éclairés.

Inspiration de la Nature dans les Maladies du genre putride.

Par-tout la Nature demande ce qui lui est nécessaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les amers qui conviennent à la saburree glaireuse qui leur est presque naturelle; & les habitans des pays méridionaux font leurs délices de l'orgeat, des glaces, des confitures, &c., qui leur sont nécessaires.

Par-tout la Nature demande ce qui lui est nécessaire. Exemples des peuples du Nord & du Midi.

Ces réflexions prouvent qu'en suivant les traces de la Nature, il est difficile de s'égarter, & qu'en comparant entre eux les phénomènes qu'elle nous présente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entière à nos yeux. M. CLERC, Hist. Nat. de l'homme Malade.

(9) Il est donc important de fixer les idées, sur ce qu'on

Ce qu'on

Les convalescens doivent se garantir du

Comme le *corps*, après avoir effuyé une *fièvre*, est foible & délicat, il faut que les *convalescens*

doit entendre par le mot convalescence.

entend par le mot *convalescence*, & de donner, autant qu'il est possible, les caractères de cet état, qui tient le milieu entre la Maladie & la santé : car, dans la *convalescence*, il n'y a plus de Maladie; elle est cessée; & la santé n'existe point encore, puisque le *convalescent* ne peut exercer ses fonctions avec la force, la vigueur & la régularité qu'il y apportoit, lorsqu'il jouissoit de la santé.

Caractères auxquels on reconnoît que le malade est entré en convalescence.

Selon HYPOCRATE, le malade entre en *convalescence*, lorsqu'il n'éprouve plus aucune douleur; lorsqu'il respire avec facilité, qu'il dort paisiblement les nuits, & qu'il présente tous les signes qui inspirent la sécurité la plus complète. *Progn. lib. 3.* Un malade ne peut donc être réputé *convalescent*, qu'après que les signes caractéristiques de la Maladie ont disparu; que les *symptômes* ont cédé aux secours, soit de la Nature, soit de l'Art; que les *secrétions* & les *excrétions* commencent à se faire avec régularité; en un mot, que l'ordre & l'équilibre paroissent peu à peu s'établir entre les *fluides* & les *solides*. Mais il faut pour cela, que la cause de la Maladie n'existe plus, & par conséquent, que la matière morbifique ait été évacuée ou dissipée. La *convalescence* ne peut donc être que l'état qui suit immédiatement la *crise*.

Causes pour lesquelles on se trompe tous les jours sur les caractères de la convalescence.

Quelque faciles à saisir que paroissent ces caractères, rien cependant de si commun que de voir commettre, à cet égard, les fautes les plus grossières. Combien de malades, dont on avoit annoncé la *convalescence*, sont retombés quelques jours après, & même sont morts, au grand étonnement de ceux qui les soignoient? Ces fautes se renouvelleront & se multiplieront, tant que celui qui se donne pour *guérisseur*, méconnoitra le pouvoir de la Nature dans la guérison des Maladies, & qu'il ne comptera que sur ses *remèdes*: tant qu'il ne voudra point se persuader que le Médecin n'est absolument que le Ministre de cette mère surveillante; qu'il n'est fait que pour connoître ses intentions, pour exécuter ses ordres, pour être docile à ses instructions, pour suivre la marche qu'elle lui offre, & lui donner les secours qu'elle demande, comme nous le dirons ci-après, Chap. III, note 11, & Chap. IV, note 7, de ce vol.

Il n'est pas de vraie convalescence. S'il est incapable de se persuader de ces vérités, il ne parviendra jamais à connoître ou à prévoir une *convalescence*.

se prémunissent contre le froid, afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable & amusante, ainsi qu'un exercice modéré, en plein air, leur seront très-utiles; mais il faut éviter par dessus tout, une grande fatigue.

froid, prendre un exercice qui ne fatigue pas, &c.

Les alimens doivent être légers, mais nourrifans. Il faut qu'ils mangent souvent, mais peu à

Quels doivent être leurs alimens.

En effet, au milieu de cette foule de remèdes, accumulés les uns sur les autres, sans ordre comme sans choix; au milieu de ces saignées, toujours trop multipliées, de ces purgatifs répétés depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, comment apercevoir & distinguer ces mouvemens salutaires que la Nature se donne, pour venir à bout de son travail, ou qu'elle médite pour opérer le dernier effort, qui doit la rendre victorieuse, solliciter la crise & amener la convalescence?

convalescence, si elle n'a été précédée d'une crise.

Aussi les rechutes sont-elles autant & plus fréquentes que les guérisons, malgré la résistance opiniâtre qu'oppose sans cesse cette même Nature, à ces méthodes actives, fougueuses, meurtrières, autant qu'absurdes; & les malheureux qui échappent à cette pratique vicieuse, n'éprouvent, pour toute convalescence, quelquefois pendant des années entières, qu'une foiblesse & une débilité, qui sont cause qu'un rien les affecte, qu'un rien les dérange, & que le régime le plus exact suffit à peine pour leur faire supporter un état, qui tient plus de la Maladie que de la santé.

Ce qu'est la convalescence à la suite d'une Maladie traitée d'après les méthodes routinières.

Mais quand on a laissé à la Nature tous ses droits, qu'on n'a administré de remèdes que ceux dont elle a donné une véritable indication, & qu'on ne les a répétés qu'autant qu'elle en a inspiré la nécessité, alors la Maladie, qui a parcouru tous ses temps, sans être contrariée, parvient à celui de la crise, le malade ayant encore une grande partie de ses forces: de sorte que la matière morbifique, bien préparée, s'évacue facilement, promptement, & que le malade entre immédiatement dans une convalescence heureuse. Car la convalescence est toujours en raison de la crise. Lorsque celle-ci est prompte & facile, celle-là est facile & courte: lorsque la crise est difficile, lente ou imparfaite, la convalescence a les mêmes caractères.

La convalescence est en raison de la crise, dans les Maladies traitées d'après les préceptes de l'art.

la fois. Il seroit dangereux pour un *convalescent* qu'il mangeât à chaque repas autant que son *estomac* le demande.

Il faut
qu'ils man-
gent peu à
la fois & sou-
vent. Pour-
quoi?

(Ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, c'est ce que l'on digère. Le *convalescent* qui mange peu, digère & se fortifie. Celui qui mange beaucoup, surcharge son *estomac*, qui, fatigué par le régime, par les remèdes, par la Maladie, n'a pas assez de force pour digérer; & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

Règles qu'il
faut suivre
dans le trai-
tement de la
convales-
cence.

On peut, dit M. TISSOT, réduire au petit nombre de règles suivantes, ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les Maladies aiguës, & empêcher, soit les rechutes, soit les Maladies de langueur.

1°. Que les *convalescens* mangent très-peu à la fois & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent que d'une espèce d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas souvent.

3°. Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson dont ils ufoient dans la Maladie. La meilleure pour le général est l'eau avec un tiers de vin vieux.

Une trop grande quantité de boisson à cette époque empêche l'*estomac* de reprendre ses forces, nuit à la digestion, entretient la foiblesse, augmente la disposition à l'enflure des jambes, quelquefois même occasionne une fièvre lente, & jette le *convalescent* dans la langueur.

5°. Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture ou à cheval, surtout avant le dîner. L'exercice du cheval est le plus salutaire de tous: & ceux qui sont à même d'en goûter les avantages, ont grand tort de le négliger.

Nous

Nous disons de prendre l'exercice avant le dîner ; parce qu'il troubleroit la *digestion* si on ne le prenoit qu'après.

6°. Qu'ils prennent peu d'*alimens* le soir, leur sommeil en fera plus tranquille.

7°. Qu'ils prennent du mouvement, afin de dissiper l'enflure des jambes, peu dangereuse, qui survient à la fin de presque toutes les Maladies graves.

8°. Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un *lavement*, s'ils sont trop resserrés. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire qu'ils aillent à la garde-robe tous les jours ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours, afin d'éviter la *constipation*, qui occasionneroit des gonflemens, de la chaleur, des maux de tête, &c.

On rencontre souvent des *convalescens* qu'on est obligé de purger une ou deux fois ; pour prévenir le danger des amas qui se forment aisément quand on mange beaucoup, & que les *organes de la digestion* n'ont pas encore repris toutes leurs forces. Dans ce cas, une *purgation* douce, telles que deux gros de *follicules de séné* & deux onces ou deux onces & demie de *manne en sorte*, suffit pour l'ordinaire.

9°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si leur *estomac* est dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque ressentiment de *fièvre*, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour, un gros de *quina* en poudre ; ce remède rétablira les *digestions*, rappellera les forces & chassera la *fièvre*.

10°. Qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précocé est la cause des Maladies de langueur, qui datent presque toujours d'une *Maladie aiguë*, qui, faute de ménagement dans la *convalescence*, n'a pas été bien

guérie. C'est une faute dans laquelle tombent presque tous les ouvriers & les gens de la campagne. On en rencontre tous les jours de languissans & d'incapables de reprendre leurs occupations avec leur première activité, parce qu'ils n'ont pas voulu se reposer quelques jours de plus; & cependant ce léger sacrifice leur auroit épargné ces infirmités.

11^o, Qu'ils évitent avec le plus grand soin le *férein* dont nous avons parlé, Tome I, Chap. XII, § III, Article IV.)

CHAPITRE III.

Des Fièvres intermittentes.

LES *fièvres intermittentes* sont de toutes les *fièvres*, celles qui fournissent les occasions les plus favorables d'observer, soit le caractère de cette classe de maladies, soit l'effet des *remèdes*. Il n'y a personne qui ne puisse distinguer une *fièvre intermittente* de toute autre, & les *remèdes* qui lui conviennent sont actuellement connus presque universellement (1).

(1) Nous voudrions bien présumer la même connoissance chez tous nos compatriotes; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittente*, *tierce*, *quarte*, &c., sont encore des termes inconnus à la plupart d'entre eux, & ce n'est que par la multiplicité des questions, que l'on peut parvenir à connoître l'espèce de *fièvre* dont ils sont atteints.

Ce que c'est. Cependant, rien de plus facile à saisir que le caractère qu'une *fièvre intermittente*. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques*; c'est-à-dire, qui, après avoir disparu entièrement, reviennent à plusieurs reprises, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux, trois jours, &c.